

Une nouvelle stratégie de connaissance et d'action
Towards a new strategy for knowledge and action in social work
Hacia una nueva estrategia del conocimiento y de la acción para el trabajo social

Nasser Baccouche

Numéro 11 (51), printemps 1984

La prévention, entre le contrôle et l'autogestion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baccouche, N. (1984). Une nouvelle stratégie de connaissance et d'action. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (11), 47–51. <https://doi.org/10.7202/1034624ar>

Résumé de l'article

Avec la division du travail intellectuel, on assiste à la montée des spécialisations ainsi qu'à une dissociation de plus en plus marquée entre la pensée et l'action. Le travail social n'échappe pas à cette logique technocratique d'efficacité qui invalide toute démarche analytique en rupture avec les méthodes traditionnelles du savoir. Pourtant, une nouvelle appréhension du réel et, par conséquent, de nouvelles alternatives d'intervention ne peuvent surgir que de la rupture radicale avec des traditions de connaissance et d'action correspondant au renforcement de la « raison d'État ».

Une nouvelle stratégie de connaissance et d'action

N. Baccouche

Avec la division du travail intellectuel, on assiste à la montée des spécialisations ainsi qu'à une dissociation de plus en plus marquée entre la pensée et l'action. Enveloppé par l'idéologie de la rationalité et de l'efficacité, ce processus passe la plupart du temps comme naturel et légitime d'autant que le sens commun éprouve une tendance spontanée à opposer la démarche théorique (conçue comme connaissance purement spéculative) à la pratique qui relève du domaine de l'application. Dans la même perspective la pratique serait proche des faits, du concret

et par là-même de la « réalité », tandis que le domaine des idées, de la pensée relèverait d'une philosophie détachée de la réalité.

Cette vaste confusion produite et reproduite par la division du travail scientifique se retrouve sur le registre de plusieurs disciplines, avec la notion de frontière que cela comporte. Le travail social n'échappe pas à cette logique. Les « méthodes » (ou la morale) — qui tirent leur origine du « missionnariat » des dames d'oeuvres¹ — mettent un accent massif sur l'« objet » en tant qu'indice fondamental de la « réalité-réelle ». L'objet est

abordé selon les facettes qui se présentent à l'observation empirique. La description est minutieuse tout en demeurant dans le cadre de catégories propres à la profession. Ceci passe couramment pour du concret si ce n'est la substance même des choses. L'on va classer, inventorier les faits humains et intervenir tout en méconnaissant que *les objets ont déjà reçu un traitement idéologique*. Le fou est abordé en tant que fou ayant franchi les limites de la raison, le délinquant celles de la légalité (bourgeoise). L'étude des cas vient consacrer, donner sens à la division du travail

48

scientifique énoncée plus haut et refoule les déterminismes socio-historiques qui font qu'à certains moments donnés, dans une formation sociale, certaines personnes basculent dans l'anormalité et y font carrière grâce au concours de ceux-là mêmes qui se présentent comme leurs sauveurs, en l'occurrence ce corps de spécialistes dont la « pratique » alimente et tient en place toute une structure : celle de la folie, de l'assistance, etc.

Dans ce champ déjà balisé comme une piste d'atterrissage, on trouve ce qu'on recherche, autrement dit ce qui est déjà induit idéologiquement dans les discours et les pratiques. En posant son regard sur l'objet, on l'objective ; on ne l'appréhende plus comme une oeuvre, une création mais comme quelque chose de statique. Cette posture méthodologique oublie la production des faits sociaux et l'idéologie qui les élève au rang de réalité. De ce point de vue, les projecteurs dans leur effort d'éclairer l'effet se détournent des causes profondes. Dans quelle situation les faits s'inscrivent-ils ? La question ne se pose pas, car pour émerger à la conscience de telle ou telle spécialité, il faudrait que cette dernière possède les ressources pour opérer un retour critique sur ses propres origines et fondements. Mais ce serait déjà se saborder en tant que spécialité. Super-événement plutôt rare : être témoin d'une spécialité forgeant les armes théoriques

et pratiques qui hâteraient sa décomposition et lui permettraient de s'ouvrir sur des démarches critiques et des alternatives d'intervention tenant compte du tout social.

Considérer le fait en soi, dans sa littéralité, c'est ne pas se questionner sur les conditions sociales qui le produisent. Ce qui signifie que toute spécialité n'est pas forcément scientifique. Pour explorer plus profondément certains aspects, la science a fécondé des branches appelées spécialités, mais ces spécialités, si elles sont séparées de la science en général, cessent de constituer une science vraie. Si la science ne peut pas ne pas se spécialiser, cela ne signifie pas que le spécialiste doit se limiter à un champ de travail de plus en plus étroit, se mettre des oeillères et perdre contact avec les autres domaines de la science.

Comme le souligne C. Wright Mills de façon pertinente : en étant préoccupé par sa seule sphère de travail, le spécialiste (le technicien) ne se rend pas compte qu'il participe à la mise au point d'une bombe atomique².

Or soumis à la logique de l'appareil du service social, le travailleur social va être préoccupé essentiellement par l'efficacité, la capacité à solutionner des problèmes à partir d'instruments de travail « opérationnels ». Notons ici qu'opérationnel devient synonyme de pratique. Cette attitude qui réduit l'angoisse sans cesse présente de l'inefficacité et de l'incompétence par le cumul des techniques et le respect de la hiérarchie devient le garant de la vocation à oeuvrer dans le champ du service social — le reste, la théorie, la réflexion, devient luxe philosophique de rêveurs alors qu'il s'agit de se « retrousser les manches » et d'« agir ».

Telle se présente l'idéologie technocratique. Dans la société programmée, les problèmes humains sont pris en charge par des experts.

Les problèmes de « déviance », l'organisation des groupes, la participation des communautés au développement planifié relèvent de la compétence de spécialistes dont le pouvoir d'intervention et de décision est d'autant plus important qu'ils sont directement mandatés par l'État.

De plus en plus la vie sociale se voit programmée, planifiée, gérée par un corps de spécialistes qui s'érige en véritable bureaucratie. Le paradoxe est que les instruments de travail utilisés (les « habiletés »), tout en discourant sur la participation autonome, excluent *a priori* toute possibilité d'autonomie. Ivan Illich l'a très bien démontré : la gestion de la maladie aboutit à une expropriation de la santé³. Le langage des intentions est loin d'être celui des institutions dont les surdéterminations (idéologiques, politiques, économiques) invisibilisées n'en sont pas moins agissantes. La division des tâches scientifiques entraîne les spécialistes vers la monopolisation en vase clos. Les méthodes (« vraies et exactes ») deviennent ainsi le véhicule incontestable du savoir et ce processus donne lieu au développement de la technologie dans les sciences humaines où l'on travaille avec ces méthodes comme avec une machine. Pour que ces dernières soient efficaces, il n'est plus nécessaire de posséder des idées rigoureuses, une approche théorique qui permettrait d'élucider leurs significations cachées, pour ne pas dire leur fondement politique. Dans un tel climat, la formation amène les étudiants à croire que les critères de vérité tournent autour des maîtres-mots « terrain », « concret », « interventions efficaces », « besoins » des populations cibles. L'analyse qui se présente sous forme de questions n'a plus sa place, car elle n'est plus connaissance ni même ce qui peut donner accès à la connaissance.

Dressé à recevoir des réponses, l'apprenti-spécialiste devient insatisfait lorsqu'il n'y en a point. Le conflit survient d'ailleurs quand le professeur ou le chercheur ne « charrient » plus de connaissances dictées sur le mode de la solution, intervention qui consiste à trouver remède à un élément dysfonctionnel.

Nous sommes loin d'un cheminement dialectique qui nécessite un rapport dynamique entre la théorie et la pratique. En fait il ne s'agit même plus de rompre avec les modèles sociocratiques, mais de retrouver l'essence de la démarche scientifique. Comme l'explique Max Planck :

Une expérience, n'est rien d'autre qu'une question adressée à la nature, la mesure, le relevé de la réponse. Mais avant d'effectuer l'expérience on doit la penser, c'est-à-dire formuler la question que l'on entend adresser à la nature, et avant de tirer une conclusion de la mesure, on doit l'interpréter, c'est-à-dire comprendre la réponse de la nature. Ces deux tâches appartiennent aux théoriciens⁴.

Lorsque le champ du savoir est clôturé par des monopoles qui érigent leurs méthodes en principe de réalité officielle, cette démarche devient quelque peu difficile. En fait, la pratique hégémonique de certains groupes ou classes et sa légitimation ne peuvent se comprendre que par rapport à un pouvoir que les rend possibles. L'État dans la société industrielle tend à imposer la spécialisation. Avec le travail et la conscience en miettes, seul le souverain se trouve en position de synthétiser l'expérience collective, d'effectuer un travail de totalisation et d'intervenir de façon micro-sociale dans la plupart des tronçons de la vie pour y insinuer la « raison d'État ».

Un des leviers les plus puissants pour assurer une participation intégrée des individus-sujets est constitué à la fois par les politiques sociales libérales et l'appareil du service social dont la mission est d'appliquer ces politiques. Toute une série

de rituels tant au niveau de la formation que de la pratique des appareils d'intervention tendent à imposer cette raison d'État, tandis que les objectifs implicites de quadrillage social et autres sont maintenus dans un angle mort. Dans le même temps sont refoulées les aspirations des groupes et les pratiques différentes que seule une approche dialectique telle que la recherche-action est à même de reconnaître et de catalyser. La « raison d'État » s'impose au détriment de tout rapport au monde différent et « les locuteurs dépourvus de la compétence légitime se trouvent exclus en fait des univers sociaux où elle est exigée, ou condamnés au silence⁵ ».

Passons sur le terrain au département de service social de l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada). Une orientation s'y dessine visant une déspecialisation du programme dans le sens d'une approche dialectique qui tient compte de la globalité sociale, autrement dit d'une culture générale, donc de l'acquisition d'un esprit de synthèse. Mais cela nécessite l'appropriation au niveau de la formation d'un outillage conceptuel, donc d'une capacité d'analyse critique des déterminations économiques, politiques, idéologiques qui structurent le champ social. Face à cette nouvelle tendance qui favorise l'investigation socio-historique tout en brisant les fausses divisions entre structures mentales et structures sociales, un refus exprimé au niveau du département ne tarde pas à être supporté par le pouvoir d'État — unique employeur des travailleurs sociaux. Brandissant la menace de « réviser ses critères d'embauche », le ministère du Bien-être et du Service social⁶ — soucieux de répondre aux problèmes sociaux de façon « efficace » — intervient pour mettre en cause une approche multidimensionnelle dont le développement se ferait au détriment de l'intervention

(livraison de services). Il s'agit pour le pouvoir de rétablir les divisions entre théorie et pratique, individuel-social, positif-négatif. En fait, si l'analyse et la critique débordent leur rôle d'ornement académique, ne risque-t-on pas de s'engager dans un processus de démythification des contenus de la formation et de la pratique et de déboucher ainsi sur des alternatives théoriques et des pratiques nouvelles ? C'est pourquoi l'État et ses agents refoulent l'analyse et la critique dans le négatif.

Le code à protéger et à consolider est que l'intervention et son efficacité représentent la spécificité même de la profession. Le corps professionnel lance ainsi ses anticorps contre toute approche qui tend à démythifier ses fondements. L'analyse est rejetée dès lors qu'elle n'a pas le même objectif de nommer et de faire fonctionner de façon intégrée les groupes sociaux. Elle ne peut cheminer que dans ce genre de controverse, de malentendu et ne peut construire sa propre problématique théorique qu'en prenant pour objet ce qui fait obstacle à une démarche apte à construire un objet de science, une nouvelle stratégie de connaissance et d'action permettant de s'ouvrir sur des alternatives nouvelles branchées sur des dynamismes populaires dédaignés par les schémas d'intervention sociocratiques. L'État apparaît dans ce processus comme le lieu central du refoulement et la spécialisation comme le moyen de reproduire ce refoulement :

Les spécialistes, écrit Henri Lefebvre, rejettent dans le non scientifique toute analyse qui ne commence pas par limiter son champ, par découper le « réel » en fragments, par se cautionner en entérinant le réel ainsi fragmenté. Ils opposent de plus en plus nettement le partiel au global comme point de départ et d'appui [...]. La recherche du sens et la pensée critique disparaissent simultanément, les différences qualitatives s'estompent, les contradictions s'escamotent [...]. À quoi sert cette machine ? Quel est son but ? Elle sert à *intégrer* quand ce n'est pas *décerveler*⁷.

50

Dans ces conditions, l'analyse ne se situe pas dans un cadre multidisciplinaire (sociologie, économie, psychologie) où les divisions ne peuvent que se reproduire. Le « renouvellement » de ces disciplines mais par le « démembrement » du champ théorique que ces disciplines supportent.

Ceci étant, une analyse scientifique ne doit pas se donner pour but *a priori* de faire prévaloir telle idéologie. Il s'agit d'une démarche qui s'efforce de déchiffrer à travers ce qui est caché la structure d'une formation sociale donnée. Seul ce qui est caché et résiste à tout travail de mise à jour mérite une analyse. Pour reprendre un exemple de Marx dans *Le Capital*, on dira que l'exploitation par la corvée dans le mode de production féodal est si claire qu'elle n'exige pas d'analyse, par contre, l'exploitation fondée sur la production de la plus-value dans le mode de production capitaliste est dissimulée. Elle exige comme le souligne Marx une analyse. Il s'agit là de la mise à jour des enjeux socio-politiques refoulés dans le négatif ou l'inconscient social. Si le chercheur-praticien ne tient pas compte de cet inconscient et qu'il est lui-même porteur de cet inconscient, le risque est grand de reproduire à travers les interprétations du réel des croyances et des schèmes qui se réduisent à des prénotions et à des évidences premières :

Si la sociologie spontanée resurgit avec une telle insistance et sous des déguisements si différents dans la sociologie savante, c'est sans doute que les sociologues qui entendent concilier le projet scientifique avec l'affirmation des droits de la personne, droit à l'action libre et droit à la conscience claire de l'action, ou qui simplement omettent de soumettre leur pratique aux principes fondamentaux de la théorie de la connaissance sociologique, retrouvent inévitablement la philosophie naïve de l'action et du rapport du sujet à son action qui engagent, dans leur sociologie spontanée, des sujets soucieux de défendre la vérité vécue de leur expérience de l'action sociale⁸.

Le sens commun se substitue ainsi au bon sens commun. Ce crétinisme sociologique laisse dans l'ombre plusieurs pratiques sociales ou plutôt les stigmatise lorsqu'elles s'écartent du code et du consensus social. La dynamique sociale de la créativité, de son refoulement, du conflit entre l'instituant et l'institué, voilà une orientation de la connaissance qui n'a pas droit de cité pour les méthodes classiques. Rompre avec cette « philosophie naïve de l'action » et cet « artificialisme pratique » (Bourdieu), c'est démystifier le monopole du savoir positiviste qui présente les pratiques différentes comme « inadaptées » et les fragmente en « cas sociaux », les transformant en déséquilibre personnel et déviance. Par contre, pour une démarche qui tient compte des déterminismes socio-historiques, tout geste privé posé par quiconque est inscrit dans le procès de production et a du sens. Les actes posés n'ont de valeur que dans la communauté concernée — le sens des gestes « déviants » est interprété en fonction des conditions sociales qui les produisent. Le sens est lié aux lois politiques, idéologiques, économiques qui structurent les rapports sociaux.

Mais le système du savoir traditionnel, soucieux de faire respecter le principe de réalité d'État, refuse d'entendre, d'écouter le sens. Il refuse d'entendre ce que disent les déviants comme *parole analytique*. Position qui réduit le

sens au non-sens, l'enjeu social au « cas social ». La parole « déviante » est réduite à un langage qui dévie du code accepté de la langue. On ne peut le décoder, il s'agit d'une certitude incontestable. Ce mode de pensée et d'action est un acte politique, il est répressif et ne peut être assuré que par une police culturelle dont l'action est réglée par une mécanique quasi parfaite de formation-déformation. Lorsque le code professionnel et le diagnostic sont appréhendés par l'analyse, celle-ci devient le grain de sable.

En fait il ne s'agit pas de glorifier la « déviance » (pratiques différentes), mais de la reconnaître en tant que pratique sociale autrement que par le découpage du savoir traditionnel. On ne glorifie pas l'inconscient, on reconnaît simplement qu'il existe. Mais les méthodes positivistes disent à propos des pratiques déviantes : « on en tient compte... » ; on constate la « délinquance » et une normalisation s'impose. Attitude d'ordre répressif qui maintient la confusion. Lorsque les étudiants sont exposés à cette logique de connaissance et d'action, aux mêmes modèles concrets, à la distance par rapport à l'objet d'étude, à la neutralité, ils sont ainsi soustraits à d'autres façons d'appréhender le réel. Ils s'insurgeront rarement contre les certitudes dominantes. C'est pourquoi les formes d'expérimentation en rupture se heurtent à des résistances tenaces.

La science normale, écrit Thomas Kuhn, supprime souvent telle nouveauté fondamentale parce qu'elle est propre à ébranler ses convictions de base⁹.

Ce qui signifie qu'une nouvelle appréhension du réel et donc de nouvelles alternatives d'intervention ne peuvent surgir que de la rupture radicale avec des traditions de connaissance et d'action antiseptiques¹⁰. La rupture vis-à-vis de l'idéologie de la spécialisation, des méthodes technocratiques débouche sur une appréhension du

réel qui ne se fait plus à partir du code, des structures visibles, de la distribution formelle du pouvoir. Le découpage du savoir traditionnel ne remonte pas aux symboles qui structurent l'imaginaire social, il se situe au niveau de la conscience sociale, au niveau d'un code pré-défini et non de l'inconscient social. Les recherches doivent ainsi permettre la production d'un feed-back utile à solutionner les dysfonctions et à améliorer les appareils afin de les rendre plus efficaces.

Nasser Baccouche
Département de service social
Université de Moncton

NOTES

- ¹ J. Verdès-Leroux, *Le Travail social*, Paris, Minuit, 1978.
- ² C. Wright Mills, *L'Imagination sociologique*, Paris, Maspero, 1967.
- ³ I. Illich, *Némésis médicale*, Paris, Seuil, 1975.
- ⁴ M. Planck, *L'Image du monde dans la physique moderne*, Paris, Gauthier, 1963, p. 38.
- ⁵ P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 42.
- ⁶ Le sous-ministre et les directeurs d'agence.
- ⁷ H. Lefebvre, *Vers le cybernanthrope*, Paris, Médiations, 1976, p. 185.
- ⁸ P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon, J.-C. Passeron, *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968, p. 39.
- ⁹ T. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983, p. 22.
- ¹⁰ « C'est pourquoi, ajoute Kuhn, une nouvelle théorie quel que soit son champ d'application, est rarement ou n'est jamais un simple accroissement de ce que l'on connaissait déjà. Son assimilation exige la reconstruction de la théorie antérieure et la réévaluation des faits antérieurs, processus intrinsèquement révolutionnaire qui est rarement réalisé par un seul homme et jamais du jour au lendemain » (*Ibid.*, p. 24).